

**N**OUS étions trois enfants libres et sauvages, heureux comme on l'est à cet âge, dans l'aube sans fin de nos vies. Moi, Bastien, j'étais l'aîné, puis venaient Baptiste, de deux ans mon cadet, et Paule, plus jeune que lui d'une année. Notre père était pêcheur. Il tenait une concession depuis deux kilomètres en amont des îles, jusqu'en aval des falaises qui dressaient leur muraille grise au-dessus des eaux vertes. Il s'appelait Charles, avait des mains puissantes, noueuses, qui ne lâchaient jamais ce qu'elles avaient saisi. C'était un homme fort et placide, qui sentait l'eau, la mousse, les poissons et le sable. Il vendait ses prises dans les villages d'amont, les auberges, les fermes où les portes lui étaient ouvertes au moins dix mois sur douze. Il rentrait le soir, sortait des pièces et quelques billets de sa poche, les donnait à notre mère, puis il nous appelait un par un et nous

## *La Grande Ile*

caressait les cheveux sans parler. Il aimait le silence, nous semblait mystérieux comme les eaux dormantes des grands fonds.

Je n'ai jamais oublié ce temps où nous vivions tous ensemble, si heureux, près de la rivière dont les bras enserraient des bouquets de verdure où nichaient des canards sauvages et toute sorte de gibier d'eau. Au milieu, la grande île s'étendait sur plus de quatre-vingts mètres, dominée par des aulnes, des frênes et des trembles. En aval, un courant furieux se précipitait vers les falaises contre lesquelles il se brisait en écume et en tourbillons.

L'hiver, les prairies, sur les rives, devenaient des marécages peuplés de poules d'eau, de sarcelles, de bécassines qui zigzaguaient vers les taillis, sous le miroir aveuglant du ciel. A partir du printemps, une fois les oiseaux repartis vers le Grand Nord, nous pêchions des poissons dont les écailles durcissaient sur nos mains, comme des soleils d'argent. Alors venait l'été, flamboyant et superbe, sans le moindre nuage. Il s'étirait en soirées d'une douceur extrême, puis la nuit tombait dans des froissements de velours. Les journées, elles, n'étaient qu'un immense éclat de lumière où il n'y avait de place que pour le bonheur.

Notre mère s'appelait Albine. Elle était plus fragile

## *La Grande Ile*

que Charles, moins secrète et toujours très gaie. Elle s'occupait de la maison qui était dressée sur une éminence, entre des saules cendrés et de fins peupliers, à cinq cents mètres de la rive. Les crues étaient très nombreuses et plus violentes qu'aujourd'hui, du moins il me le semble. Les pluies de printemps et d'automne engrossaient la rivière de flots tumultueux, sur lesquels il était dangereux de s'aventurer. Notre père, lui, s'y risquait sans la moindre crainte. Par tous les temps, pour éviter de les perdre à cause du courant, il allait relever les nasses, les cordes et les filets posés dans les chenaux entre les îles.

Le lieu-dit où se trouvait notre maison s'appelait les Saulières, à l'extrémité d'un chemin de terre, qui, depuis le plateau, descendait en pente douce vers la rivière. Sur près de six kilomètres, il serpentait entre des bois touffus, des champs et des prés toujours déserts. Ainsi, nous étions seuls en bas, au bout du monde, dans cette anse verte que délimitait la rivière, et nous vivions solitaires et farouches, comme personne, j'en suis sûr, n'a jamais vécu nulle part. Plus haut, au sommet de cette côte qui se frayait difficilement un passage entre des chênes magnifiques, il y avait le village, d'une trentaine de maisons, aux toits de tuiles brunes, où nous allions à l'école, bien décidés à refuser

## *La Grande Ile*

tout ce qui nous venait des autres – des adultes comme des enfants.

Octobre était l'époque où les rives étaient les plus belles, avec des teintes allant du jaune clair au vieil or, du cuivre le plus chaud au pourpre le plus vif, et quelques plumes de verdure encore fichées dans les plus hautes branches. Les frênes et les aulnes semblaient se pencher pour écouter l'eau se débattre contre les rochers, les troncs, les goulets qui la retenaient par endroits prisonnière, et la rivière prenait cette couleur d'huile lourde dont les reflets étincelaient sous le soleil pendant les embellies.

Je ne me souviens jamais de ces départs vers l'école, au début de l'automne, que comme une trahison envers ce que nous étions : un couple et trois enfants ivres d'eau, de soleil et d'amour. Il m'arrivait de faire demi-tour à mi-côte et de revenir vers l'eau. Je souffrais de m'éloigner de Charles et d'Albine, mais également de la douceur des rives où je me savais à l'abri, protégé des menaces qui rôdaient ailleurs. Je revenais vers elles en évitant la maison, me cachais dans les taillis, me couchais face au ciel, écoutais vivre ce monde qui me bouleversait.

Je guettais aussi la barque de Charles, sachant l'heure et les endroits où il apparaissait, le buste droit, le geste ferme et sûr. Il la conduisait assis, au

## *La Grande Ile*

bout, du côté gauche, jouant avec les courants, les calmes, les dormants, et trouvait l'entrée des chenaux sans effort. Là, blotti dans les herbes hautes, j'avais l'impression de le protéger.

C'était avant que la vie nous emporte, avant que je comprenne vraiment ce qui se passait là, dans le secret des arbres, le murmure de l'eau, le parfum des herbes et cette lumineuse enfance qui me faisait tellement battre le cœur.

PAULE ressemblait à notre mère : mêmes yeux clairs, même sensibilité dans le regard, même voix douce, et même passion pour la vie. Elles s'entendaient très bien, se confiaient des secrets dont elles riaient sans nous les faire partager. C'était un peu comme s'il y avait entre elles et nous une frontière que nous n'osions pas franchir, par respect mais aussi, probablement, par goût de ce mystère qu'elles entretenaient sans le savoir. Malgré leur gaieté apparente, cependant, toutes deux m'inquiétaient : je devinais qu'elles étaient plus fragiles que nous, que le cristal qui brillait dans leurs yeux, à tout instant, pouvait casser.

Baptiste, au contraire, était le portrait de Charles. Fort, trapu, les cheveux bruns frisés, il marchait les bras légèrement écartés du corps, comme s'il cherchait un équilibre qu'il ne trouvait vraiment que sur

## *La Grande Ile*

l'eau. Il parlait après d'amples réflexions, d'une voix assurée, ses grands yeux noirs fixés sur nous, et ne cillait jamais. Moi, j'étais plus timide, moins robuste que lui, mais aussi lent de parole, et sans doute le suis-je resté.

Notre père ne nous emmenait jamais sur la rivière quand il y avait du danger. C'était fréquent au printemps, à cause de la fonte des neiges dans le haut pays, mais aussi à l'équinoxe d'automne, lorsque le changement de saison provoquait de grands froissements de nuages qui précipitaient sur la terre de lourdes pluies. En quelques heures la Dordogne devenait folle et charriait des branches, des gravats, de la terre, des troncs d'arbres dangereux pour la navigation. Nous étions très inquiets pour Charles, mais il rentrait chaque soir toujours aussi calme, et nous disait en souriant :

– Ne vous inquiétez pas. Le vent a tourné. La décrue est pour demain.

En revanche, par basses eaux, l'été, il m'a emmené très tôt – je devais avoir cinq ans, guère plus – pour l'aider à relever les filets ou tendre ses lignes de fond. Je crois qu'il en avait l'envie depuis longtemps mais qu'Albine avait dû s'y opposer jusqu'à ce matin-là, me trouvant trop petit. Elle avait fini par capituler, car elle n'aimait pas le contredire. Au reste, ils

## *La Grande Ile*

s'entendaient trop bien pour prolonger sciemment des motifs de conflits et je ne me souviens pas de les avoir jamais vus se disputer. Sans doute s'arrangeaient-ils pour s'entretenir de leurs divergences – au demeurant très rares – en dehors de notre présence.

C'est à l'occasion de l'une de ces pêches que Charles m'a appris à nager, dans une anse blottie dans l'ombre épaisse des aulnes, au cœur d'une eau d'un vert profond, dans laquelle il m'a fait glisser doucement depuis la barque, tout en me retenant par la main. Puis il est venu me rejoindre et il m'a entraîné vers le fond, lentement, sans me brusquer. Je n'ai pas eu peur. D'ailleurs je n'ai jamais eu peur près de cet homme qui tenait les choses et les êtres si fermement. Nous sommes remontés plusieurs fois, et puis il m'a lâché. Alors j'ai replongé tout seul, les yeux ouverts sur le mystère des profondeurs où il me semblait que battait le cœur immense de cette rivière aussi sauvage que les poissons qui la peuplaient.

Très vite, je n'ai plus rien redouté des grands fonds. J'avais mesuré la force de l'eau, soupesé ses longs muscles et sa souplesse qui, si on n'y prend garde, peuvent se révéler dangereux. Puis Charles m'a appris à me déplacer en nageant sur le côté, une main glissant le long du corps, l'autre tendue vers

l'avant, de la façon la plus naturelle. J'ai su plus tard que l'on appelait cette nage « l'indienne ». Pour moi, elle est restée celle de Charles, la plus belle, la plus efficace, la plus proche de ces poissons qu'il traquait pour gagner notre vie.

Deux ans ont passé et nous avons appris à nager à Baptiste, de la même manière. Dès lors, il est venu avec nous sur la barque et nous lui avons enseigné le silence nécessaire à la traque, l'écoute de l'eau, le danger des miroitements de la lumière, les murmures du vent, la force d'attraction des falaises, toutes ces choses que mon père donnait l'impression de connaître d'instinct. Je me souviens de ces filets remontés à trois à l'entrée des bras morts, des poissons qui coulaient dans le bateau comme un ruisseau, du sourire de Charles et des tremblements de Baptiste. Les poissons l'enfiévrèrent. Il ne les saisissait jamais sans appréhension, comme s'il allait commettre un sacrilège, mais très vite il riait, redevenait le même, sûr de lui et de son pouvoir sur le peuple de l'eau.